

**VLADIMIR DAHL**  
**ET LA QUESTION DE LA LANGUE RUSSE**

STÉPHANE VIELLARD

*« On ne plaisante pas avec la langue : l'activité verbale de l'homme est le lien visible, tangible, le maillon entre l'âme et le corps, l'esprit et la chair. »*

V. Dahl, *O russkom slovare*, p. XXXIV.

L'activité parémiologique et lexicographique de Dahl est accompagnée d'une réflexion nourrie sur la langue qui aboutit à un discours sur la langue <sup>1</sup>. Nous disposons de plusieurs textes dans lesquels Dahl développe et approfondit les présupposés théoriques et idéologiques qui l'ont guidé dans sa démarche :

- l'article *Poltora slova o nynešnjem russkom jazyke* [Un ou deux mots sur la langue russe actuelle] (désormais *PS*), paru en 1842 dans le numéro 2, 1<sup>re</sup> partie, du *Moskvitjanin* ;
- l'article *O russkix poslovicax* [Des proverbes russes] (désormais *ORP*), publié en 1847 dans le tome III (mai-juin) de la revue *Sovremennik* ;
- le texte de la conférence lue à la Société des amis des lettres russes en février et mars 1860 et intitulé *O russkom slovare* <sup>2</sup> [À propos du dictionnaire russe] (désormais *ORS*) (1860) ;

---

1. Sur la notion de « discours sur la langue », voir P. Sériot, « La linguistique, le discours sur la langue et l'espace géoanthropologique russe », in *Contributions suisses au XII<sup>e</sup> congrès international des slavistes à Cracovie, août 1998*, Berne, Peter Lang (éd.), 1998, p. 363-395.

2. Texte publié dans *Tolkovyj slovar' živago velikoruskago jazyka Vladimira Dalja*, « Russkij jazyk », 1978. Fac-similé précédé d'une introduction de A.M. Babkin et de la réédition de plusieurs textes théoriques de Dahl. *ORS* occupe les pages XXX à XL de cette édition.

- le *Naputnoe* [Mot d'accompagnement] (désormais *N*), servant d'introduction aux *Proverbes du peuple russe*<sup>3</sup> (1861) ;
- le *Naputnoe slovo*<sup>4</sup> [Mot d'accompagnement] (désormais *NS*), lu devant la même Société des amis des lettres russes le 21 avril 1862 et qui sert de préface au *Dictionnaire* ;
- le texte intitulé *Pis'mo k izdatelju A.P. Koševu* [Lettre à l'éditeur A.P. Košev] (désormais *PI*), parue dans la revue *Russkaja beseda*, 1856, t. III<sup>5</sup>.

L'ensemble de ces textes frappe par l'homogénéité des thèmes abordés. Nous nous proposons dans cette étude de dégager les représentations et les présupposés qui furent ceux de Dahl durant sa carrière linguistique.

### L'EMPIRISME VICTORIEUX OU LA MISÈRE DE LA GRAMMAIRE

On peut être surpris par la manière dont Dahl rejette d'emblée toute attitude scientifique. Qu'il s'agisse de la collecte du lexique ou des proverbes, il revendique, pour la légitimer, une démarche pragmatique définie en opposition à une science condamnée par ses propres limites. Dans la conclusion de *ORS*, il écrit :

Ceci n'est pas un travail scientifique réalisé de manière rigoureuse ; ce n'est que la collecte du fonds de la langue vivante, non tiré des livres et sans références scientifiques ; c'est le travail non d'un architecte, ni même d'un maçon, mais le labeur de l'ouvrier qui transporte les briques (*ORS*, p. XL).

Dans *NS*, toutefois, Dahl valorise ce travail ingrat en recourant à une formule qui, si elle ne semble pas correspondre à un proverbe attesté, n'en fonctionne pas moins comme une parémie métaphorique à valeur généralisante : « Sans l'ouvrier qui transporte les briques, on ne construit pas de palais » (*NS*, p. XV).

Pour rendre le tableau plus cohérent, Dahl met en avant la prétendue faiblesse de ses connaissances linguistiques comme obstacle à toute prétention scientifique :

[L'auteur de la collection] a jugé nécessaire d'examiner et d'évaluer à l'avance de façon impartiale ses forces et ses moyens, c'est-à-dire ses connaissances et ses capacités. Après vérification, il est apparu que, premièrement, pour un travail scientifique en profondeur, elles étaient insuffisantes :

- 
3. Nous avons utilisé l'édition des *Poslovicey russkogo naroda. Sbornik V. Dalja*. 2 vol. Moskva, 1984, t. I, p. 5-21. La pagination indiquée sera celle de cette édition.
  4. Texte publié dans *Tolkovyj slovar'*, *op. cit.* *NS* occupe les pages XIII à XXIX de cette édition.
  5. Texte réédité dans *VI. Dal' i Obščestvo ljubitelej rossijskoj slovesnosti*, Sankt-Peterburg, 2002, p. 257-270.

il lui manquait précisément les connaissances linguistiques générales ainsi qu'une connaissance solide des autres langues et dialectes slaves. Lui faisait également défaut ce que nous appelons une solide connaissance de sa propre langue, c'est-à-dire la connaissance de la grammaire, avec laquelle l'auteur du dictionnaire a depuis toujours été fâché, ne sachant pas l'appliquer à notre langue et la fuyant, non point de manière rationnelle, mais par un obscur sentiment de crainte, redoutant qu'elle ne lui faussât l'esprit par quelque scolastique, qu'elle n'entravât sa compréhension et ne rétrécît son regard (NS, p. XVII).

À la fin du texte, dans les remerciements, Dahl, qui a repris le discours à la première personne, évoque son « hostilité envers la grammaire » (NS, p. XXVII), la revendiquant en quelque sorte, fort de la collaboration, valant reconnaissance, de N.I. Greč lors de la relecture des épreuves.

L'apparente modestie du lexicographe n'est, bien sûr, qu'un artifice par lequel Dahl justifie une démarche qui s'appuie sur la célébration d'une langue présentée comme échappant aux catégories rationnelles occidentales. L'extrait cité ci-dessus contient une allusion très claire à la distorsion entre la langue et la grammaire comme représentation à la fois réductrice et hétérogène, étrangère à la langue russe. Dahl ne fait que reprendre ici l'idée qu'il avait déjà développée dès 1847 dans *ORP*. La grammaire en tant que métalangage est suspecte. Pour Dahl, elle « doit encore aller à l'école de la source vivante et banale de la langue » (*ORP*, p. 145), si elle veut être capable de rendre compte des effets de sens. Ainsi, Dahl constate, non sans une certaine satisfaction, que la grammaire n'est pas en mesure d'expliquer des faits de langue « purement russes » tels que la valeur d'impératif de *Pošel von* ou bien de rendre compte d'une expression comme *A on voz'mi da i sdelaj* (*ORP*, p. 145). Fait remarquable, Dahl anticipe ici les thèses que K. Aksakov développera huit ans plus tard dans son étude sur les verbes russes<sup>6</sup>. Faillite d'une terminologie abstraite (le passé en fonction d'impératif, l'impératif en fonction de passé) induite par l'usage idiomatique de certaines catégories de la langue. Ce décalage entre le fonctionnement de la langue et ce que l'on pourrait appeler, en reprenant le terme de S. Auroux, sa « grammatisation » semble consacrer aux yeux de Dahl l'infériorité de la culture savante. La publication de l'étude de K. Aksakov confortera Dahl dans cette idée. En 1856, il citera les noms de Grot,

6. K. Aksakov, *O russkix glagolax*, Moskva, 1855. Monument de la linguistique slavophile, le texte, significativement dédié à Xomjakov, est disponible sur le site de l'université de Lausanne.  
(<http://www.unil.ch/slav/ling/textes/AKSAKOV55/1.html>)

Aksakov, Buslaev, pour justifier son rejet d'une « théorie des verbes ajustée sur l'embauchoir occidental » (*PI*, p. 6, 9).

### UNE INTELLIGENTSIA SANS LANGUE

L'impossible grammatisation d'une langue aux effets de sens exubérants est révélatrice d'une autre distorsion, combien plus importante aux yeux de Dahl, qui place dans une incommensurabilité absolue la langue écrite et la langue orale, chacune appartenant à des cultures hétérogènes. L'analyse de cette distorsion fait l'objet de longs développements que l'auteur reprend avec persévérance d'un texte à l'autre. Ce décalage est historiquement repérable, et Pierre le Grand en est l'initiateur, responsable d'une dénaturation autoritaire<sup>7</sup> de la langue. C'est d'ailleurs sur cette idée que s'ouvre le *NS*. Dès le deuxième paragraphe, Dahl constate :

Nous commençons à comprendre qu'on nous a fourvoyés dans un antre, qu'il faut s'en extirper vigoureusement et tracer une nouvelle voie. Tout ce qui a été fait jusqu'ici, depuis l'époque de Pierre, dans l'esprit de la dégradation de la langue, tout cela, comme un greffon raté, comme un rejet issu d'une autre graine, doit se dessécher et se détacher, en laissant la libre carrière à la pousse sauvage qui ne demande qu'à croître sur sa racine, sur sa propre sève, à s'améliorer grâce aux bons soins, et non par une implantation d'en haut (*NS*, p. XIII).

Dahl enregistre ici une prise de conscience sociolinguistique qui est celle d'un déracinement de la langue de la classe cultivée (désignée ici par le « nous » initial). Déracinement d'autant plus catastrophique que la greffe de la culture occidentale aboutit à un rejet. Dans *N*, l'opposition *culture occidentale* vs *culture nationale*, exprimée de manière récurrente dans l'ensemble des textes par l'antithétisme *svoe/čuzoe* [ce qui est à nous /ce qui est étranger], est illustrée par un exemple emprunté à la morphosyntaxe. Dahl reprend d'abord le constat, déjà fait en 1847 dans *ORP*, selon lequel le proverbe familier *Desjat' raz primer', odin otrež'* [litt. : Mesure dix fois, tranche une seule fois ; ≈ Il faut tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler], employé par la classe cultivée lorsqu'elle se pique de parler familièrement, n'est en réalité que la déformation d'un proverbe emprunté au peuple, qui dit « de manière plus juste et plus jolie » : *Desjat'ju primer' ou prikin'*,

7. Évoquant la formation de mots « contraire à l'esprit de la langue et au sens lui-même », Dahl parlera d'un « viol » aboutissant à la naissance de formes monstrueuses et dégénérées : « Violée, la langue produit des mots lourds, qui rebutent l'ouïe et les sentiments, sans aucune force ni signification » (*NS*, p. XX).

*odnova otrež'* (N, p. 7-8 ; ORP, p. 144), Il conclut ensuite par un exemple qui signe la coupure entre une fausse langue russe, calquée sur les langues occidentales, et une langue russe authentique : « À Saint-Pétersbourg [V Pitere] on enseigne même la table de multiplication en disant : *dva raza tri, pjat' raz šest'*. Dans nos écoles, on apprend : *dvaždy tri*, alors que le peuple dit : *dvojù, trojù* ou *dva na pjat', tri na šest'*, etc. » (N, p. 8). « Piter », la ville de Pierre le Grand, où Dahl aurait entendu la coupable tournure littérale qu'il dénonce. Dans ORS, le caractère artificiel de la langue écrite contemporaine, opposée à une langue encore à l'état brut, une langue « native » (comme on parle d'or natif), était fustigé de manière cinglante :

Il n'y a qu'une langue, d'apparence russifiée, en usage dans la confrérie des gens de lettres, langue latino-franco-germano-anglaise, et notre langue, maternelle, mal dégrossie [*topornyj*], qui sent le travail pénible, le kvas et le pain noir. Il faut lui prêter l'oreille, la faire entrer dans l'usage avec des conditions, sans la déformer ni la mutiler. Alors elle sera belle (ORS, XXXI).

Se faisant volontiers polémiste, Dahl pose la question fondamentale du statut de la langue russe : quelle langue utilise-t-on ? Il sait que sa double critique des auteurs qui fabriquent des mots sur le modèle du grec et du slavon, et de ceux qui empruntent un vocabulaire étranger ne peut que susciter l'indignation. D'où la nécessité de poser sans ambiguïté la question du statut de la langue dans la classe cultivée :

Je sais que pour cette opinion il en cuira à l'auteur de ce dictionnaire. Comment peut-on oser dire que la langue dans laquelle écrivent les auteurs offensés par cette condamnation, n'est pas du russe ? Est-il vraiment possible d'écrire dans la langue [*reč'*] de moujik du dictionnaire de Dahl, qui à des lieues de distance sent le goudron et le tord-boyaux, ou au moins le kvas, la peau de mouton aigre et le balai de bouleau pour l'étuve ?

Non, on ne peut écrire dans une langue grossière et inculte, comme l'ont prouvé tous ceux qui s'y sont essayés. [...] Mais cela ne veut pas dire pour autant qu'il faille écrire dans la langue que nous nous sommes inventée, en ouvrant toutes grandes nos portes sur l'Occident, en portant l'habit et en parlant sur tous les tons, sauf le nôtre. Cela veut dire seulement que nous n'avons pas encore une langue suffisamment élaborée, et que cette langue, pas moins que l'autre, doit être formée à partir de la langue populaire. Il n'y a pas d'autres sources, mais il y a encore des affluents. Mais si, dans les fumées du sortilège, nous nous coupons de cette source, nous serons frappés par la sécheresse, nous serons contraints de faire pousser et de nourrir notre langue avec des sèves étrangères, comme le font les plantes parasites, ou celles que l'on ente sur une racine étrangère (NS, p. XIV).

Nous relevons ici plusieurs idées fondamentales : tout d'abord celle qui voit dans l'ouverture sur l'Occident une mascarade

sociale<sup>8</sup> et linguistique, ensuite celle, plus importante encore, du dessèchement de la langue de la classe cultivée, victime d'un « sortilège », donc d'un maléfice, et enfin l'idée d'une nécessaire régénérescence rendue possible par l'ouverture sur la langue populaire, seule voie pour sauver une intelligentsia égarée dont Dahl visualise la situation absurde et peu enviable au moyen d'une réminiscence proverbiale :

« Nous nous couperons totalement du peuple, nous briserons le dernier lien qui nous unit à lui, nous tomberons encore plus dans la platitude en nous exprimant, *en nous éloignant d'une rive sans atteindre l'autre* [otstav ot odnogo berega i ne pristav k drugomu] » (NS, p. XIV).

Cette image d'une « atonie » linguistique est reprise du texte précédent, où Dahl démontre que l'engouement pour les langues occidentales transforme la réflexion originale en « traduction » et conduit à l'appauvrissement spirituel : « *En nous éloignant d'une rive sans atteindre l'autre*, nous restons des esprits hybrides [mežeumki] » (ORS, p. XXXIV). L'opposition *svoel'čuzoe*, évoquée plus haut, se double d'une opposition parallèle *vivant vs mort*. Ainsi, les langues slaves voisines, contaminées par les langues occidentales, ont vu leur accentuation « se figer à jamais sur la pénultième » [raz navsegda zamerlo na predposlednej glasnoj] (NS, p. XV). Ici encore, Dahl voit une véritable nécrose, résultat d'une « violence » fatale : « Cela donne à la langue des relents de mort » (*ibid.*). À cette mortification va s'opposer la langue vivante qu'est le russe populaire.

#### LE « CITOYEN DU MONDE »

Pour Dahl, cette absence d'une langue authentique est bien le drame de la classe cultivée : « Notre langue, pour les besoins d'un cercle cultivé, n'est pas encore formée » (ORS, p. XXX). La langue contemporaine est une langue mal dominée (« [...] nous connaissons notre langue de manière mal assurée... » (ORS, p. XXXI), dont les contours incertains interdisent souvent une définition claire du niveau stylistique et sociolinguistique des unités lexicales (« étant

8. L'allusion à l'habit [frak] place les propos de Dahl dans la problématique des modes vestimentaires comme sémiotisation des changements culturels et fait évidemment écho aux pratiques autoritaires de Pierre le Grand. Voir les analyses de B. Uspenskij dans *Historia sub specie semioticae*, in B.A. Uspenskij, *Izbrannye trudy*, t. 1, *Semiotika istorii. Semiotika kul'tury*, Moskva, 1996, p. 71-82. Traduction française dans *École de Tartu. Travaux sur les systèmes de signes*, textes choisis par Y.M. Lotman et B.A. Uspenskij, traduit du russe par Anne Zouboff, Éditions « Complexe », Bruxelles, 1976, p. 141-151.

donné l'instabilité de notre langue qui ne s'est pas encore formée, il est impossible de tirer une limite ou une frontière précise » (*ORS*, XXXVI). L'une des raisons de cet échec est le fourvoiement de la langue écrite, que Dahl évoque dans le même texte en utilisant l'image complexe de la locomotive (élément moteur) qui a « déraillé » : « [...] la voie dont elle [la langue écrite] est sortie, comme une locomotive [*parovoz*] qui déraile » (*ORS*, p. XXX). Cette métaphore reposant sur l'image des limites de la technologie moderne, semble bien destinée à condamner précisément... la modernité.

Dans *NS*, l'idée est reprise par le biais de l'image anatomique de la tête et du corps, fondée sur une expression proverbiale, que Dahl va développer afin de mettre en évidence la nécessaire unité physiologique qui lie l'intelligentsia au peuple : « S'il est vrai que la tête n'attend pas la queue (*golova xvosta ne ždet*)<sup>9</sup>, alors notre tête, ou plutôt nos têtes ont filé si loin quelque part de côté qu'elles ont bien failli se détacher du tronc » (*NS*, p. XIII).

Le lexique révèle lui aussi cette distorsion entre une langue naturelle (la langue du peuple) et une langue artificielle (la langue écrite). Ainsi, pour Dahl, des expressions telles que *dragocennye [kamen'ja]* [des pierres précieuses], *sobstvennyj* [qui appartient en propre], *po vosprepjatstvovavšim obstoitel'stvam* [≈ pour des raisons indépendantes de notre volonté] sont inusitées dans le peuple, qui dit la même chose avec des termes tels que : *dorogie [kamen'ja]* [des pierres chères], *svoj* [le sien], *stalas' pòmxa, pomexa* [il y a eu empêchement] (*ORS*, p. XXXI). La première série d'expressions comporte des slavonismes (le vocalisme réduit de *dragocennyj*, lui-même adjectif composé savant, le préverbe *vos-*) absents de la seconde. Cette diglossie sociale, véritable schizie linguistique, marque le divorce entre la classe cultivée et le peuple, coupure que Dahl définit comme « l'inadaptation incongrue de notre langue écrite [*pis'mennyj jazyk*] à la langue parlée, orale [*ustnaja reč'*] de l'homme russe simple, dont l'esprit n'a pas été faussé par l'instruction [*gramotejstvo*] et, par conséquent, à l'esprit même du verbe russe [*russkoe slovo*] » (*NS*, p. XV). On remarque que Dahl dis-

9. Cette parémie, que l'on trouve chez Dahl sous la forme *Xvost golove ne ukaz(ka)* [la tête n'a pas d'ordre à recevoir de la queue], est absente des recueils antérieurs à celui de Dahl. On la trouve en revanche dans la bouche du généralissime Suvorov. Voir M. Ševeljakov & Ja. Ščegolev (éd.), *Suvorov v anekdotax. Čerty iz žizni velikogo polkovodca...*, Sankt-Peterburg, 1900, repris dans *Aleksandr Vasil'evič Suvorov*, « Russkij mir v licax », Moskva, 2000, p. 393.

tingue soigneusement, comme autant d'hypostases, *jazyk* [la langue dans son abstraction], *reč'* [la langue dans son fonctionnement, principalement, mais pas exclusivement, oral, comme le rappelle son étymologie] et *slovo* [le verbe], ce dernier terme véhiculant d'inévitables connotations religieuses<sup>10</sup>. L'opposition binaire « langue » / « parole » se trouve en quelque sorte redistribuée selon un schéma ternaire.

Enfin, on reconnaît sans peine les thèses slavophiles sur le déracinement de la classe cultivée, déracinement qu'un Xomjakov définissait comme l'« absence artificielle de parenté » [*fiskusstvennoe bezrodstvo*], la « froideur du cœur » [*serdečnyj xolod*] d'une classe qui « s'est mise à parler tous les idiomes étrangers en adoptant toutes les manières étrangères<sup>11</sup> ».

Cette coupure, Dahl la désigne dès 1847 dans *ORP*. Observant que la société cultivée ne produit que rarement des proverbes, il s'interroge sur cette déficience, dont il trouve les causes dans « l'inconstance des habitudes et le caractère superficiel de l'esprit, la poursuite de la nouveauté et le caractère artificiel <...> vulgaire et veule de la langue courante » (*ORP*, p. 145). Par contraste avec la langue populaire, la langue livresque révèle pour Dahl son inexpressivité : « [...] un grand nombre de mots forts et expressifs sont à rechercher dans la langue du menu peuple [*v prostonarodnom jazyke*], parce qu'on ne les trouvera pas dans la langue livresque » (*ORP*, p. 144). Cette dichotomie était déjà annoncée dans *PS* (p. 510 et passim), où Dahl mettait ses lecteurs en garde contre l'inflation artificielle des néologismes (verbes en *-ovat'*, *-irovat'sja*, substantifs en *-izm*, *-ivnost'*, etc.). Quant à la culture écrite, elle est paradoxalement perçue comme une culture de l'éphémère, de la dilution et de l'oubli : en devenant citoyen du monde, citoyen universel (Dahl reprend cette idée fondamentale du « *vsemirnoe graždanstvo*<sup>12</sup> » dans la seconde partie de l'article, p. 145) l'homme cultivé prend l'habitude « d'éviter les jugements tranchés, s'épanouit dans les ambiguïtés, toutes ses particularités disparaissent et alors il oublie les proverbes comme jugements tranchés constituant le noyau ou l'âme de ces particularités » (p. 145). Les livres dans la

10. Voir, par exemple, L.V. Savel'eva, *Russkoe slovo: konec XX veka*, Sankt-Peterburg, 2000.

11. *Moskovskij sbornik*, n° 1, 1852. Voir M.K. Azadovskij, *Istorija ruskoj fol'kloristiki*, Moskva, 1958, p. 388-389.

12. L'idée remonte à Karamzin, qui notait dans son *Mémoire sur la Russie ancienne et moderne* : « Nous sommes devenus des citoyens du monde et, dans certains cas, des citoyens de Russie. La faute en incombe à Pierre. »

culture moderne sont des objets artificiels et fugaces, produits de modes vaines et de l'inflation du discours :

J'ignore si tous les livres nouveaux sont meilleurs que les anciens, mais ces derniers sont constamment évincés par les nouveaux et sont oubliés, parce qu'il est impossible de les embrasser tous, du fait de leur grand nombre, et par ailleurs dans un livre nouveau tout doit être dit de manière nouvelle, c'est-à-dire que, bien que cela soit la même chose, néanmoins on le dit en d'autres termes ; la tradition orale, au contraire, si elle est constituée de quelques paroles percutantes et tranchantes, se transmet et se conserve intégralement. Voilà pourquoi dans les proverbes on voit le génie intact et la force de la langue » (*ORP*, p. 145).

Inconstance et rupture sont les marques de la culture écrite, auxquelles s'oppose la continuité de la tradition (Dahl joue d'ailleurs sur l'étymologie commune des mots *predanie* et *peredavat'sja*). Cette dévalorisation de la culture écrite et de sa dynamique au profit d'une culture orale dont Dahl souligne la concision, la densité et le figement qui seront les garants d'une cohésion, par un paradoxe qui repose sur le renversement de l'opposition traditionnelle entre la pérennité de l'écrit et la fugacité de l'oral, n'est pas sans rappeler la préface du premier recueil de proverbes (début du XVII<sup>e</sup> siècle) publié en 1899 par P.K. Simoni<sup>13</sup>. On a affaire ici à l'un de ces renversements sémiotiques si caractéristiques de la culture russe, renversements que B. Uspenskij a mis en évidence dans un certain nombre de domaines.

La position slavophile de Dahl le conduit donc à affirmer et à assumer le présupposé de la supériorité de la langue populaire sur une langue écrite définie préalablement comme un système frelaté, contaminé par la pensée occidentale (pensée déjà présente dans les catégories grammaticales dont on a vu qu'elles étaient pour Dahl incapables de rendre compte de certaines spécificités de la langue russe). Le *Dictionnaire* sera de ce fait la description de la langue populaire, présentée, à travers une série d'adjectifs axiologiques à la forme courte, comme l'élément sain opposé à l'élément « mutilé » qu'est la langue écrite : « Cette langue est vigoureuse, fraîche, riche, concise et claire, alors que notre langue écrite devient banale à vue d'œil et se transforme en une bouillie insipide » (*NS*, XVII). Élément vital, donc, seul capable de régénérer la langue écrite :

« Nul ne contestera la vérité qui veut que la langue populaire vivante, qui a conservé sa fraîcheur, qui donne à la langue sa stabilité, sa force, sa clarté, son

13. *Starinnye sborniki russkix poslovic, pogovorok, zagadok i proč. XVII-XIX stoletij*, rassemblé par P.K. Simoni. vol. 1, I-II, Sankt-Peterbourg, 1899 (BNF, cote 8°Z15441).

intégrité et sa beauté, doit servir de source et de trésor au développement de la langue russe cultivée, en échange de notre langue actuelle, véritable castrat [*kaženik*<sup>14</sup>] » (*NS*, XIV).

Le lexicographe va faire de cet élément vital un élément normatif : la langue populaire, intégrée au *Dictionnaire* et à la langue de la classe cultivée, doit remettre la langue écrite sur le droit chemin dont elle s'est, on l'a vu, éloignée.

### L'INTÉGRITÉ DE LA LANGUE

Dans son article de 1847 « *O sovremennom literaturnom spore* » [À propos du débat littéraire contemporain], Aksakov avance l'idée que la déchirure provoquée par les réformes pétroviennes est d'ordre non chronologique, mais spatial<sup>15</sup>. Pour Dahl, il s'agit avant tout de réaffirmer l'homogénéité et l'intégrité de la langue russe par opposition à la dichotomie et à la fragmentation introduites par la culture savante. Lorsque Dahl écrit :

Notre langue n'a pas de parlers tels que les dialectes régionaux de l'Europe occidentale, où la prononciation, déformée d'une manière particulière, mêlée à l'envi d'expressions qu'on n'a jamais entendues nulle part, obscurcissent complètement la langue initiale. Notre langue [*reč'*] est partout identique ; les écarts sont si insignifiants que beaucoup ne les remarquent pas [...] La structure et la construction, la grammaire est la même partout (*ORS*, p. XXX).

puis reformule la même idée dans *NS* :

Chez nous, sur toute l'étendue de la Grande Russie [*na vsju šir' Velikoj Rusi*], il n'y a pas de dialectes, il y a seulement, à la rigueur, des parlers [*net narečij, a est' razve tol'ko govory*] (*NS*, p. XVII),

il restitue en fait à la langue russe une intégrité géolinguistique occultée jusqu'alors par la langue altérée de la classe cultivée et avance la notion d'homogénéité de la langue, caractéristique spécifique qui, une fois encore, la distingue des langues occidentales divisées en dialectes. À l'opposé de l'« Europe occidentale », non

14. C'est le sens qu'a le mot déjà au XVIII<sup>e</sup> siècle, en dépit des circonlocutions dont Dahl l'accompagne dans son dictionnaire. Voir *Slovar' russkogo jazyka XVIII veka*, t. 9, Sankt-Peterburg, 1997. N'oublions pas que *jazyk* [la langue] est du masculin.

15. « Pierre a déchiré la Russie en deux. [...] La coupure de la Russie s'est produite de manière non pas chronologique, mais spatiale. [...] Au lieu d'avoir un passé et un présent, nous avons deux présents. [...] La présence du petit peuple dans notre époque contemporaine montre [...] que notre passé n'est pas encore passé. » Cité par M.K. Azadovskij, *op. cit.*, p. 378-379. Azadovskij rappelle que la censure n'a autorisé la publication de l'article d'Aksakov qu'en 1883, dans le n° 7 (1<sup>er</sup> avril) de la revue *Rus'*. Le radicalisme slavophile avait éveillé la méfiance du pouvoir.

pas simplement la Russie [*Rossija*] mais la « Grande Rus' <sup>16</sup> », bref, la sainte Russie médiévale. Cela permet à Dahl d'affirmer que « l'on peut apprendre les tournures de la langue russe dans n'importe quelle localité de la Rus', dans n'importe quel hameau [*derevuška*], dans n'importe quelle chaumière [*lačuga*] » (*NS*, p. XVIII) En passant du discours abstrait à une évocation plus concrète, modalisée et connotée positivement par le diminutif et le choix d'un terme stylistiquement marqué, et en jouant, dans une période ternaire, sur un habile effet de rapprochement (sorte d'effet de zoom plongeant – Russie ↘ village ↘ chaumière – qui complète par sa verticalité l'horizontalité de l'étendue géographique) Dahl donne une épaisseur palpable à la problématique.

Quant au *Dictionnaire*, s'appuyant sur cette homogénéité retrouvée, il va à la fois jouer un rôle fédérateur et permettre une approche critique de la valeur de la langue nationale :

Les mots, le discours et les tournures des quatre coins de la Grande Russie pour l'étude de la langue vivante, doivent entrer dans le dictionnaire, non pas pour qu'on les insère inconditionnellement dans la langue [*reč'*] écrite, mais pour qu'on les étudie, qu'on les connaisse et qu'on les juge, pour qu'on étudie l'esprit même de la langue [*dux jazyka*] et qu'on l'assimile, afin d'élaborer progressivement sa propre langue cultivée [*obrazovannyj jazyk*] (*NS*, p. XVIII).

Une métaphore biologique (Dahl était médecin) permet de consolider l'idée d'une assimilation, au sens physiologique du terme, de la langue populaire. Voici comment ce métabolisme linguistique est présenté :

J'affirme seulement que nous devons étudier la langue [*reč'*] russe simple et directe du peuple et l'assimiler, comme tout être vivant assimile une saine nourriture et en fait son sang et sa chair (*NS*, p. XVIII).

Le discours de Dahl n'est pas en soi novateur. Il s'enracine dans une tradition remontant aux polémiques du XVIII<sup>e</sup> siècle qui marquèrent un cheminement théorique et pratique dont Trediakovskij, Lomonosov, Sumarokov, Fonvizin, Karamzin, Šiškov, S.N. Glinka,

16. Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, on parle de *velikorusskij jazyk* [langue grand-russe]. Le titre du dictionnaire de Dahl illustre parfaitement cet emploi. L'adjectif remonte en fait à l'expression *Velikaja Rossija*, que l'on rencontre à partir du XVI<sup>e</sup> siècle. Il s'agit d'un calque du grec byzantin *Megalê Rossia*, qui apparaît au XIV<sup>e</sup> siècle dans des textes émanant de la chancellerie du Patriarcat de Constantinople. Il désignait la Moscovie, qu'il distingue de la *Mikra Rossia* [Petite Russie]. Le terme est donc d'ordre géopolitique. L'adjectif *velikorusskij* se prêtera à une réinterprétation idéologique et de la « langue grand-russe » on passera à la « grande langue russe ». Sur la notion de « grande langue russe », voir également P. Sériot, « Pourquoi la langue russe est-elle grande ? », in *Essais sur le discours soviétique*, 4, 1984, p. 57-97.

furent les principaux jalons. Mais le discours de Dahl a trouvé dans un slavophilisme désormais conceptualisé par les penseurs des années 1840-1860 une caution idéologique. Si Dahl semble parfois nuancer son radicalisme (on ne saurait, dit-il en substance, transformer inconditionnellement la langue populaire en parangon de la langue écrite, il faut au contraire opérer avec circonspection) c'est bien parce qu'il sait que l'idée relève d'une utopie. Utopie qui repose sur une quête : celle de l'homogénéité perdue de la culture et de son espace, et sur un rêve : celui d'une Russie recentrée sur elle-même, développant une philosophie de l'altérité à la fois subjective (la Russie est autre) et objective (le rejet de la culture autre). La pensée de Dahl se situe donc dans la perspective de ce que P. Sériot appelle une « histoire interne et cumulative, continuiste <sup>17</sup> », destinée à dépasser le paradigme pétrovien en l'invalidant par un paradigme slavophile <sup>18</sup> et en opposant à la mixoglossie une monoglossie idéale.

*Université Paris-Sorbonne*

---

17. P. Sériot, *Structure et totalité*, Paris, PUF, 1999, p. 19.

18. Sur la notion de paradigme, voir P. Sériot, *id.*